

Lettre à Marc

Je vais sans doute vous décevoir Marc, mais je ne peux pas rédiger un article sur votre travail ; je peux seulement écrire cette lettre.

Lorsque je me suis arrêtée dans l'allée du Salon des ateliers d'art devant votre stand, c'était pour la beauté de vos émaux de haute température sur des vases tournés dont je préférais les plus grands. Ils étaient comme d'immenses pétales veloutés rafraîchis par des gouttes de pluie et l'ensemble suggérait un jardin public à Paris, en été, quand la chaude humidité urbaine excite les mille fleurs. Je m'arrêtais pour vivre ce plaisir des yeux et je caressais tranquillement les vases. Il m'était agréable de fêter cette couleur, d'en être le plus près possible.

Mais vous aviez déjà endossé ce manteau de pudeur un peu triste et une écharpe de modestie qui m'empêchait de vous atteindre. Je n'ai su que gagner votre sourire. De l'histoire de la terre entre vos mains, de votre cheminement, de vos incertitudes, je n'ai rien su, rien que le souvenir de vos amis de Florence et d'Aubervilliers, rien que la longue solitude des champs d'Ardenay sur Mérisse.

À la Galerie Intérieur où l'on doit vous voir cet automne, je serai là pour retrouver vos réticences et vos mystères. "La parole aujourd'hui appartient à ce qui n'a pas encore parlé"(1) ; alors, je ne doute pas que la quiétude de vos émaux nous raconte ce que vous voulez taire.

Françoise Espagnet

(1) André Gide, Journal.